

**Darwis Khudori (Ed.), *Rethinking solidarity in global society. The challenge of globalisation for social and solidarity movements. 50 years after Bandung Asian-African Conference 1955*, Ed. SIRD, Malaysia, 2007, 202**

**Par Lazare Ki-Zerbo, Comité international Joseph Ki-Zerbo, Paris**

En 2008, nous avons rendu visite à Boutros Boutros-Ghali, ancien Secrétaire général des Nations-Unies (1992-1997) puis de la Francophonie (1997-2002). C'est d'ailleurs dans ses bureaux de la Francophonie, rue de Bourgogne dans le septième arrondissement à Paris, que l'illustre personnage nous a reçu sans protocole particulier.

Nous souhaitions l'interroger sur le regard qu'il portait sur le non-alignement, Bandung. Il est tout de même l'auteur de l'ouvrage de référence *Le Mouvement afro-asiatique* publié aux Presses universitaires de France en 1969, dans lequel les grands moments de l'Asiatisme, du Panislamisme et du Panafricanisme étaient retracés avec précision. La réponse fut sans équivoque : la guerre froide étant terminée, le non-alignement n'avait plus sa raison d'être. En outre l'Asie et l'Afrique n'avaient pas connu la même trajectoire postcoloniale, si bien que le mouvement des Non-alignés n'était qu'une survivance diplomatique sans contenu objectif.

Était soulevée une question qui nous interpellait personnellement car nous venions nous-mêmes d'organiser un forum international à Ouagadougou commémorant le cinquantenaire de la *Conférence des peuples africains*, organisée par Kwamé Nkrumah au Ghana en décembre 1958<sup>2</sup>. Et si nous tombions tous, Darwis Khudori et nous-mêmes dans cet historicisme d'antiquaire que Nietzsche prend vigoureusement à partie dans la seconde de ses *Considérations intempêtes* ? Le philosophe célèbre le devenir, l'enthousiasme des commencements créateurs.

L'écrivain indonésien Hersi Setiawan, soixante-dix ans au moment de la publication, prisonnier politique du second président indonésien Soeharto, semble partager le point de vue de Boutros-Ghali, lorsqu'il conclut son texte, le premier d'une série de vingt contributions rédigés par autant d'auteurs dont six Asiatiques, six Européens, deux Africains, un Arabe, un Iranien et un Latino-Américain, et deux organisations.

Ce texte intitulé "*Learning from history: the Bandung spirit*" s'achève sur ces propos : "*I look at the activities to commemorate the Bandung Spirit which were carried out officially by several countries just like the activity of returning home to the villages in the past and making a devotional visit to the grave of ancestors. It is a sort of nostalgic activity. It is only an activity of moral values and not of political ones. No matter how honourable it might be, it will not be able to play a historical role.*" (RS [27]).

Cette affirmation résonne comme une injonction aux nostalgiques du nationalisme des années cinquante de sortir de ce schéma inhérent à une certaine époque du monde pour explorer d'autres horizons, ceux du présent et du futur. Pour employer le vocabulaire de Soekarno lui-même, identifier les nouvelles forces émergentes ou *nefos* (*new emerging forces*).

Pourtant la centaine d'intellectuels et militants attendus en Indonésie en 2005, à l'occasion du cinquantenaire de la Conférence organisée du 18 au 24 avril 1955 à Bandung<sup>3</sup>, étaient sensés trouver dans cet événement tellurique (Senghor le compara à la Renaissance) des éléments de cadrage, une « boîte à outils » si l'on peut dire pour tous ceux qui recherchent une alternative progressiste à la globalisation néolibérale sans disposer d'une perception claire des voies à suivre, au-delà des contestations sporadiques (RS [12]).

Le tsunami du 26 décembre 2004 conduisit les organisateurs à se contenter d'un ouvrage collectif sans organiser la rencontre proprement dite.

Selon le directeur du volume, six champs ont été abordés : la politique (réforme économique, démocratisation des Nations-Unies, les politiques économiques, l'exigence d'une nouvelle écologie des cultures en rapport avec les mouvements sociaux, la spiritualité, le don ; l'écologie, l'éducation, la communication et les NTIC.

La tonalité générale des contributions consacrées à ces thématiques est qu'elles proposent une rupture avec le néo-libéralisme et la prise en compte de la diversité culturelle et religieuse du monde. L'esprit de Bandung c'est, outre un refus de l'autoritarisme propre aux alignements idéologiques de la Guerre froide, l'esprit de cette alliance historique dans l'Europe des années cinquante et soixante entre un christianisme ou un islam social, le communisme et l'anticolonialisme. Le bloc historique *Nationalistes-Religieux-Communistes* (" Nasakom " en Indonésie RS [25]) est une illustration de cette orientation sous-jacente à l'époque de Bandung. On pense ici au Père Lebreton et aux courants du catholicisme social ou même du socialisme chrétien, dont la pensée est représentée dans l'ouvrage par Boutros Labaki et Yves Berthelot, ou aux différents tiers-mondismes plus ou moins inspirés du marxisme.

Le spectre des positions est cependant si large, et c'est heureux notamment en ce qui concerne le rôle de l'éducation dans les transformations sociales nécessaires (Parichart Suwanbubha) ou le féminisme (Kaarina Kailo et Siti Musdah Mulia), qu'il est évident que la valeur paradigmatique de Bandung n'apparaît pas sinon à travers les valeurs de paix et de tolérance et d'équité dans les rapports internationaux.

Surtout l'absence d'un regard rétrospectif sur l'évolution du Sud depuis Bandung (indépendance et trajectoires postcoloniales) aura sans doute empêché de prendre toute la mesure des divergences telles que par exemple l'intégration du Japon et de la Corée du Sud dans le camp du capitalisme mondial. La contribution d'Andreosso et de Bassino sur *La convergences socio-économiques entre les Etats présents à Bandung* (RS [54-59]) montrent plutôt les divergences dans l'évolution économique de l'Asie et de l'Afrique souvent signalées et étudiées.

Le neutralisme inhérent à l'esprit de Bandung aidant, des communications d'orientation quasiment opposée telle que celle de Norman Mlambo (qui considère par exemple la disponibilité des terres en Afrique comme une opportunité à exploiter par l'Asie) et de Bernard Founou-Tchigouia, ou Rémy Herrera, qui adoptent des positions anti-impérialistes cohabitent sans qu'une décision théorique ne soit prise.

Cette situation est symptomatique de l'ambiguïté du recours à l'histoire, car Bandung correspond à un âge d'or du nationalisme africain et asiatique, dans lequel un consensus réel existait contre l'ennemi commun : le colonisateur.

Aujourd'hui la solidarité afro-asiatique se manifeste toujours dans le discours, mais sur un monde plus contrasté, selon la puissance des Etats partenaires, mais elle est surtout marquée par la prépondérance des intérêts économiques et la violence crue de leur expression.

Les contributions que Darwis Khudori s'est donné la peine d'assembler constituent un bréviaire utile pour toutes celles et ceux qui recherchent de nouvelles grilles analytiques, transnationales et progressistes pouvant déboucher sur une refondation du Tiers-mondisme, pour la consolidation et la maturation d'un mouvement altermondialiste il faut le reconnaître en crise. Elles appellent cependant, pour les lecteurs peu informés de la réalité historique de Bandung 1955, un bilan historiographique plus spécifique et de même pour le panafricanisme : les publications annoncées pour 2010 des Actes d'un séminaire organisé par Christopher Lee à Stanford en mai 1955<sup>4</sup>, et de ceux du Campus annuel des sciences sociales suscités complèteront donc cet ouvrage.

En outre l'intérêt de ces contributions est de mettre en exergue la diversité des « troisièmes voies » et leur actualité : en effet même si le socialisme chrétien, autogestionnaire d'Em-

manuel Mounier, d'Ordre nouveau (Alexandre Marc, Arnaud Dandieu<sup>5</sup>...) n'est plus évoqué, il demeure l'horizon des bonnes pratiques décrites, y compris lorsqu'il s'agit d'une Indonésie très majoritairement musulmane, le point commun étant l'articulation de la foi, du progrès social et d'une forme presque utopiste de pacifisme. Le chapitre sur le don par exemple n'est pas sans rappeler les positions d'Arnaud Dandieu (*La Révolution nécessaire*, 1933).

Alors la question se pose : Jésus, Mahomet, Tito...et Sukarno même combat : mais quel sujet *historique* puisque les peuples sont désormais décolonisés et libérés de la Guerre froide ? Quelle forme d'agencement politique ou métropolitaine pour construire une stratégie internationale entre les différentes cultures politiques convoquées ?

## Notes

<sup>1</sup> L'ouvrage sera cité dans le texte sous le RS.

<sup>2</sup> Cf. *L'idéal panafricain contemporain : fondements historiques, perspectives futures*, à paraître au CODESRIA.

<sup>3</sup> Y ont pris part, sur l'initiative de la Birmanie, de Ceylan (actuel Sri Lanka), de l'Inde, de l'Indonésie et du Pakistan les Etats suivants : Afghanistan, Cambodge, Chine populaire, Egypte, Ethiopie, Gold Coast (actuel Ghana), Iran, Irak, Japon, Jordanie, Laos, Liban, Liberia, Libye, Népal, Philippines, Arabie saoudite, Soudan, Syrie, Siam (Laos), Turquie, Vietnam, Yémen.

<sup>4</sup> C. Lee (ed.) *Making a World after Empire. The Bandung Moment and Its Political Afterlives*, Ohio University Press, juin 2010; pour le panafricanisme cf. note 2.

<sup>5</sup> Groupe des Anticonformistes des années 30.

## **Charles Renel, (1866-1925), *L'oncle d'Afrique ou La Métisse*, annoté et commenté par Claude Bavoux; Avant-propos de Jean François Reverzy. Coédition ORPHIE, Grand Océan, 218 p. 2005.**

### **Par Dominique Bois, Laboratoire SEDET, Paris**

Né le 8 mai 1866 à Strasbourg dans le département du Haut Rhin, Charles Renel est titulaire de l'Agrégation de Lettres au sortir d'un cursus à l'Ecole Normale Supérieure. Maître de conférence à la Faculté des Lettres de Besançon en 1898, il publia cette année là sa thèse de doctorat sur l'évolution d'un mythe (comparaison d'une légende védique avec le mythe grec des Dioscures) il enseigne ensuite la philologie à la Faculté des Lettres de Lyon.

Renel est appelé à Madagascar en 1906 par Victor Augagneur député-maire de Lyon, gouverneur de la Grande Île de 1905 à 1910. Dix ans après la conquête de l'île par les Français, il y dirige, l'enseignement avec pour objectif de réduire l'influence des missions religieuses dans le domaine de l'éducation. Il met en place un enseignement primaire, transposition de celui qui existe dans la métropole et il en favorise l'accès aux Malgaches. Il conduit parallèlement une carrière d'homme de lettres qui comprend deux volets : des essais sur les coutumes et les traditions malgaches, en grande partie informés par les instituteurs autochtones qu'il a en charge mais également par les enquêtes qu'il conduit lors de ses tournées d'inspection (*les amulettes malgaches, Ody et sampy (1915), anciennes religions de Madagascar, ancêtres et dieux (1923)*). A la charnière de la recherche ethnographique et de la littérature se situent les recueils de contes (*Les contes de Madagascar* en deux volumes publiés en 1910 et 1930). D'autre part, il publie à partir de 1908 des romans et des nouvelles qui ont pour cadre Madagascar : *La Race inconnue (1910), La coutume des ancêtres (1913), Le « décivilisé » (1923), La fille de l'Île rouge (1924)*.

Le roman *L'oncle d'Afrique ou La Métisse* se présente sous la forme du parcours initiatique qu'effectue un jeune métropolitain du nom de Leporchois, lancé à la recherche de son

oncle, parti à Madagascar en 1896, dans l'espoir de faire fortune. Son mentor est Herbel, un jeune administrateur qui prend son poste dans une bourgade de la Côte est, Vatomaniry<sup>1</sup>, où réside une jeune et riche métisse, convoitée par les deux hommes. Cette intrigue assez mince et dépourvue de rebondissements (sauf celui, qui à la fin du roman, en justifie le titre)<sup>2</sup> est le prétexte à une alternance de scènes de genre propre à la littérature exotique (on peut citer à titre d'exemple, dans le premier chapitre, la description d'Ambile, ou encore le départ en pirogue de l'héroïne) et de passages didactiques plus ou moins lourds, sur des sujets variés qui vont de la culture du café au concubinage avec de jeunes indigènes, qui sont la justification des romans coloniaux<sup>3</sup>.

Le roman fut tout d'abord annoncé en 1924 avec le titre primitif « *La Métisse* », mais sera publié à titre posthume en 1926 avec un titre plus accrocheur (?), mais sans doute moins pertinent de « *l'oncle d'Afrique* ». Comme le souligne le critique littéraire de la *Dépêche coloniale* cité par Claude Bavoux, « il s'agit d'un titre trompeur. » Il faut convenir que les explications données à la disparition du thème principal dans le titre de l'ouvrage esquissées dans la préface de cette édition, pour astucieuses qu'elles soient, nous laissent un peu sur notre faim.

Cette question du métissage touche Renel au plus près : il est lui-même le père de trois enfants métis conçus hors mariage et il a adhéré à la Société d'Assistance et de Protection des Enfants métis fondée dès 1900 pour secourir les enfants métis non reconnus et leur assurer une formation professionnelle<sup>4</sup>. Même si les métis sont pratiquement absents de ses précédents romans<sup>5</sup>, elle rejoint une problématique récurrente dans son œuvre. Dans *Le décivilisé*, son roman sans doute le plus connu<sup>6</sup>, Renel décrit la trajectoire d'Adhémar Foliquet, qui après avoir échoué à l'Agrégation s'embarque à destination de Madagascar. S'étant ruiné à la suite d'opérations malheureuses, il se retrouve enseignant dans l'école d'un petit village de la Côte est. Alors qu'il initie les jeunes betsimisaraka<sup>7</sup> aux rudiments de « la » Civilisation, il suit la trajectoire inverse de celle parcourue par la métisse : séduit par les coutumes et les pratiques de la société dans laquelle il vit, éloigné de ses compatriotes, il « se décivilise » et atteint ainsi une certaine forme du bonheur. Mais la question du métissage ne renvoie pas seulement à l'histoire personnelle de l'auteur : en amont on trouve une pratique du concubinage ancienne et généralisée sur les côtes de Madagascar (et en particulier sur la Côte est) très antérieure à la conquête coloniale ; elle est alors le fait de traitants et de colons qui l'instrumentalisent pour exploiter les terres, les esclaves et le réseau familial de leur partenaire féminine qualifiée de « ménagère »<sup>8</sup>. En retour, celle-ci tire prestige et argent de cette relation. Ce métissage traditionnel s'amplifie avec l'arrivée, après 1896, de colons de plus en plus nombreux ; il devient ensuite un véritable problème aux yeux de l'administration coloniale qui le condamne sans toutefois l'empêcher. En effet il est en contradiction avec l'idéologie du cloisonnement qui sous-tend l'organisation de la société issue de la conquête. Le concubinage est également un obstacle à la bonne administration quand ce sont les fonctionnaires qui l'adoptent. On les accuse alors couramment d'accorder des faveurs ou des places aux membres de leur « belle famille. » Par ailleurs les métis ne sont pas nécessairement bien acceptés dans la société « indigène » ; les Malgaches des Hautes terres centrales et de la capitale font à leur égard preuve de la plus grande méfiance<sup>9</sup>.

Comme ses autres œuvres romanesques, celle-ci se nourrit des observations faites par l'auteur sur le terrain, lors de ses tournées d'inspection, et qu'il consignait avec soin sur des carnets que l'on peut désormais consulter aux Archives d'Outre-mer à Aix en Provence<sup>10</sup>. Certaines scènes sont même la transcription de pages tirées de ceux-ci : la séance d'exercice illégale de la médecine effectuée dans le roman par l'administrateur Herbel a été pratiquée par l'auteur lors d'une tournée sur la Côte Est en août 1921<sup>11</sup>. Ces observations de première main permettent d'informer le roman. C'est ainsi que nombre de personnages peuvent être considérés comme la cristallisation de plusieurs personnalités de la société coloniale malgache

dans laquelle Renel a évolué et ils font de *la métisse* un roman à clefs dont l'appareil critique établi par Claude Bavoux livre au lecteur tout les secrets<sup>12</sup>.

Le roman peint un tableau de la société coloniale malgache à l'intention de lecteurs métropolitains ; le résultat est à la fois précis et incomplet. Les personnages principaux demeurent avant tout les incarnations des conventions de la littérature exotique (officiers coureurs de jupon, jeune héroïne plus ou moins romantique, jeune bourgeois métropolitain, blanc-bec à peine sympathique). Ce sont peut-être les personnages secondaires qui illustrent le mieux les réalités coloniales. La scène d'ouverture, qui se déroule dans un wagon de première classe entre Tamatave, principal centre urbanisé de la côte et premier port de la Grande Ile et la capitale, Tananarive, permet de dresser un tableau assez complet et tout à fait convainquant des deux principales catégories de *vazaha*<sup>13</sup> résidant à Madagascar : les colons proprement dit et les fonctionnaires coloniaux. A titre d'exemple le parcours du colon de Vatomandry, Brice, est conforme à celui de nombre de traitants de la côte est installés avant la conquête coloniale<sup>14</sup>, à ceci près que tous ne s'enrichissaient pas, loin de là. Relégué en brousse par les colons plus anciens qui résident à Tamatave, il se livre à la fois aux activités de planteurs et de commerçant. Bien des exemples, à Tamatave et dans ses alentours, ont pu inspirer à Renel la figure de Bô, la femme betsimisaraka dont les héros croisent le tombeau. Ménagère d'un colon de Vatomandry, elle est devenue par sa descendance l'ancêtre de la bonne société de cette bourgade<sup>15</sup>. Même le point de départ de l'intrigue, la recherche de l'oncle d'Afrique, ne doit pas tout au romanesque ; l'administration coloniale en effet a reçu dans ses débuts des demandes de renseignements émanant de familles à la recherche d'un membre disparu dont elles supposait qu'il s'était dirigé vers Madagascar et auquel dans bien des cas on prêtait des fortunes. Pourtant d'autres éléments de la peinture de cette société coloniale peuvent nourrir le scepticisme du lecteur ; à commencer par l'héroïne : la figure d'une jeune métisse merina de dix-neuf ans qui gère une plantation sur la côte est pour le moins improbable. Mais des pans entiers de cette société sont pour ainsi dire absents du roman, ou du moins, réduits à quelques silhouettes. Paradoxalement, les Malgaches sont peu représentés et c'est aux métisses (car ce sont uniquement des femmes) qu'échoit de figurer l'autochtonie. Les rares Malgaches de sexe masculin sont des domestiques<sup>16</sup> ou des porteurs.

L'intérêt principal du roman réside en effet dans la défense ambiguë qu'il présente du métissage, thème d'ailleurs généralement abordé avec beaucoup de circonspection par cette littérature<sup>17</sup>. Renel convoque à cet effet les dernières découvertes de l'anthropologie préhistorique : le métissage est universel et au fondement même de l'aventure humaine puisqu'il a existé dès l'époque de Neandertal. Cependant à l'intérieur même de ce discours opère la hiérarchie des races ; le métissage entrecroise une race « inférieure » à une race « supérieure ». Dès lors il importe de savoir quel est l'élément qui domine dans le mélange ; comme toujours ce type de discours opère une confusion permanente entre le biologique et le culturel. Ici, nous dit-on, il ne s'agit pas d'un racisme biologique : l'écart entre Malgache et colon est imputé à un « retard » dans le processus de « civilisation »<sup>18</sup>. Cependant, lorsqu'il s'agit d'expliquer le comportement des Malgaches ou celui des métis, c'est bien l'hérédité qui est constamment sollicitée. A cet égard on peut supposer que les convictions que l'auteur place dans la bouche de Leporchois sont les siennes : « je persiste à dire que le milieu et l'éducation façonnent l'individu plus que la race. Une métisse ou une quarteronne élevée à Paris, parmi les Français est une Française<sup>19</sup>. » L'éducation subvertit l'hérédité : propos digne d'un fonctionnaire de l'enseignement colonial, franc-maçon de surcroît. Mais Herbel, l'homme de terrain, est convaincu, au contraire, de la supériorité de l'hérédité sur l'éducation : « ... Moi je sais que les obscures traces héréditaires, surtout quand il s'agit d'ancêtres proches subsistent et agissent fortement sur un être humain et je ne pense pas que Zette ni les autres femmes teintées de Vatoumandry soient vraiment des Françaises... »<sup>20</sup>.

En outre, pour Renel, l'hérédité malgache se résume en une sensualité débridée<sup>21</sup>: lorsque Madame X, fille de Bô se précipite sur l'administrateur pour tromper son mari dans le quart d'heure dont elle dispose, c'est parce qu'en elle « sommeillait Bô la Betsimisaraka [...] L'hérédité malgache avait prévalu ce jour-là sur la femme d'apparence française ». Mais c'est surtout Marie Deroisy qui retient l'attention. Bien plus que sa vertueuse sœur, la courtisane à la peau claire en effet incarne les ambiguïtés des femmes métisses dans une société fondée sur le clivage et la hiérarchie ; elle s'habille de modèles de la dernière mode parisienne, et se comporte en maîtresse de maison accomplie, mais son rire révèle l'autre part d'elle-même <sup>22</sup> Il n'est pas indifférent que se soit ce rire incontrôlable qui libère sa nature « sauvage » car, du coup, la similitude avec la « française » apparaît comme un simulacre qui repose sur l'effort et l'artifice. Lorsque Zette, l'héroïne, déplore le genre de vie que mène sa sœur, elle le fait en ces termes : « Pourquoi Marie, au carrefour des chemins, a-t-elle choisi le sentier malgache ? » et d'ajouter « suis-je prédestinée à la suivre, moi aussi ? »<sup>23</sup> Car chez elle aussi « l'hérédité malgache » ne se rend pas sans une âpre lutte<sup>24</sup>. Sur ce thème, la littérature de Renel rejoint les stéréotypes les plus éculés de la littérature coloniale<sup>25</sup> dans le fond comme dans le style<sup>26</sup>.

Or le dénouement de l'intrigue ne résout en rien les ambiguïtés du roman. Il est en effet également conventionnel : la métisse opte pour un métis réunionnais né comme elle à Madagascar. L'ordre colonial est ainsi préservé<sup>27</sup>.

Alors qu'elle pourrait figurer comme l'avant-garde de l'œuvre civilisatrice dont se réclame l'idéologie coloniale, par sa capacité à intégrer les comportements et les rituels sociaux des colonisateurs<sup>28</sup>, la femme métisse apparaît comme l'incarnation de son aporie. Si parfaite que soit son intégration elle n'est qu'apparente : « l'hérédité noire peut revenir brusquement » diagnostique Herbel<sup>29</sup>. En ce sens, elle est également trompeuse car le phénotype, pas plus que l'éducation n'est un critère fiable et toujours selon le jeune administrateur des « signes infaillibles » perceptibles seulement pour « les gens avertis » permettent de ne pas s'en laisser compter<sup>30</sup>. La métisse est également l'emblème de l'enracinement alors que les colons, dans le roman représentés surtout par l'administration, sont, eux, de passage. Cette dualité renvoie peut-être aux contradictions de l'auteur lui-même. Y aurait-il, chez Renel, la tentation ou la crainte de l'enracinement à Madagascar interprété comme une menace de décivilisation<sup>31</sup> ?

Les éditions *Orphie* nous propose une réédition de *l'Oncle d'Afrique* enrichie d'un avant propos de Jean François Reverzy, mais surtout d'une présentation et d'un appareil critique très étoffé de Claude Bavoux ; ce dernier, spécialiste de littérature autant qu'historien réinsère l'œuvre de Renel à la fois dans son contexte historique et dans son environnement littéraire. Ce travail éditorial est donc particulièrement important car il permet d'explicitier certains aspects de la vie matérielle et du quotidien qui constituent l'arrière fond de la narration ; on peut se demander toutefois si certaines notes tout à fait savantes ne tentent pas plus tôt d'instaurer un dialogue direct avec le lecteur en concurrence avec le texte dont elles sont supposées enrichir la lecture.

## Notes

<sup>1</sup>Situé à une cinquantaine de kilomètres au Sud de Brickaville (station de chemin de fer la plus proche, Vatomandry est au centre d'une région où vivent des colons petits planteurs créoles pour la plupart cf J. Fremigacci : « La colonisation à Vatomandry-Mahanoro, espérances et désillusions » in *Omaly sy Anio*, n°3-4, Janvier juin/juillet Décembre 1976.

<sup>2</sup> Mais le roman semble être laissé inachevé à la mort de son auteur le 9 novembre 1925.

<sup>3</sup> Sur la distinction entre « roman exotique » qui dépayse seulement et « littérature coloniale » qui prétend instruire, voir A. Tirefort « Femmes et métisses malgaches dans la trilogie de Charles Renel... » in *littérature et histoire coloniale*, Actes du colloque de Nantes publiés sous la direction de J. Weber, les Indes Savantes, 2005, 374p.

<sup>4</sup>Fara Rajaonah « Enquêtes sur les métis à Antananarivo pendant la période coloniale » in *Annuaire des Pays de l'Océan Indien*, T. XVI (2001-2002, publié par Les presses universitaires d'Aix-Marseille (2003), p.73-86.

<sup>5</sup>*Le décivilisé* (1923) , *La fille de l'île rouge* (1924), cf.l' article de Tirefort.

<sup>6</sup> Il existe deux rééditions récentes de ce roman : l'une figure dans l'anthologie *Océan indien, Madagascar, La Réunion, Maurice* de Serge Meitinger et JC Carpanin Marimoutou, Omnibus, 1988, l'autre aux éditions du Grand Océan, préface de Nivo Galibert, postface de Jean-Pierre Dominichini, 1998.

<sup>7</sup>Nom d'un peuple de la Côte Est

<sup>8</sup>Voir à ce sujet, D. Bois « Tamatave, la cité des femmes » in *Clio* n°6-1997 Femmes d'Afrique ; en ligne : <http://clio.revues.org/index376.html>.

<sup>9</sup>Fara Rajaonah art.cité.

<sup>10</sup>Et qui mériteraient également une édition critique.

<sup>11</sup>Cité dans « Charles Renel et le culte traditionnel »Delphine Burget, *Taloha* n° 14-15, 28 sept 2005 <http://www.taloha.info/document.php?id=57>

<sup>12</sup>Par exemple dans la note 8 du chapitre 1, p.19

<sup>13</sup> Nom donné aux étrangers à Madagascar, et plus particulièrement à ceux d'origine européenne.

<sup>14</sup>Ils sont plusieurs centaines dès la fin des années 1870 et bien plus nombreux encore après la première guerre franco merina de 1883-1885.

<sup>15</sup>*L'oncle d'Afrique*, p. 103 et seq.; Claude Bavoux cite les plus connues de ces femmes (note 34, p.111) mais il en existe beaucoup d'autres.

<sup>16</sup> Domesticité assimilée presque constamment à l'esclavage cf soirée chez Sartier.

<sup>17</sup>Cf Tirefort art. cit.

<sup>18</sup> Renel dans un discours prononcé en 1924 devant les instituteurs malgache, déclare : « il n'y a pas de races inférieures , mais des races inégalement développées, et nous, Français, prétendons seulement être vos aînés » *L'oncle d'Afrique*, note 6 p. 164

<sup>19</sup>*L'oncle d'Afrique*, p. 108

<sup>20</sup>*L'oncle d'Afrique*, p. 108.

<sup>21</sup>Le type le plus abouti de cette sensualité s'incarne pour Renel chez les Betsimisaraka, associée chez eux à la paresse. Il est bizarre de constater que cette sensualité l'emporte à tout coup sur les siècles de civilisation accumulés par l'hérédité européenne (la civilisation vaincue par la barbarie ?)

<sup>22</sup>« Ce rire exagérât l'épaisseur de ses lèvres sensuelles, lui donnait une vulgarité presque bestiale. Tout à l'heure Leporchois était frappé de son air européen ; la comparait à une Française un peu brunie par le soleil ; maintenant il avait la révélation de son autre hérédité, la vision des aïeules demi sauvages, qui riaient, elle (sic) aussi, de toutes leurs dents saines aux joies simples de l'animalité.» *L'oncle d'Afrique*, p. 55

<sup>23</sup>*L'oncle d'Afrique*, p.159

<sup>24</sup>*L'oncle d'Afrique* p.138-139.

<sup>25</sup>Voir à ce sujet A. Ruscio, *Le credo de l'homme blanc*, Editions Complexe, 1996, 409p.

<sup>26</sup>A propos de Marie Deroisy : « c'était vraiment un bel être de joie, fait pour l'amour ardent des tropiques, pour les nuits lumineuses d'Iarivo, emplies du parfum des daturas » (*L'oncle d'Afrique* p.53)

<sup>27</sup>On remarquera que, de la même façon, le héros du *Décivilisé* est arraché in extremis à l'ensauvagement par la déclaration de guerre qui l'oblige à regagner la mère patrie.

<sup>28</sup>C'est le cas de Mme Rougier, p.122

<sup>29</sup>*L'oncle d'Afrique*, p.122

<sup>30</sup>Discussion sur la « teinte » des métisses et des métis de Vatoumandry qui montrent bien que l'insertion dans la société coloniale relève du parcours initiatique, *L'oncle d'Afrique*, p122-123

<sup>31</sup>A sa manière son œuvre reflète ce problème par sa nature double : les carnets ethnologiques d'une part, les romans exotiques de l'autre.